

POÈMES

de Véronique GENTIL



Véronique Gentil est née dans le Rhône en 1959. Aujourd'hui installée dans la Vienne, elle peint et elle écrit, poursuivant un cheminement où ces deux arts ne cessent de dialoguer entre eux. Elle expose peu. Elle a publié six livres aux éditions Pierre Mainard : *Les Heures creuses*, *Dépendances de l'ombre* (poème), *Coupes claires* (poème), *Les grands arbres s'effacent* (poème), *La vie dans les mailles* (poème), dont un de peinture accompagné de textes de Jean Rodier : *Tout fait terre* ; deux livres aux éditions Fai fioc : *Va* (poème) et *Le cœur élémentaire* (poèmes), et un poème accompagné de gravures de Philippe Berthommier : *Si on se retranche* ; un livre aux éditions du Vampire actif : *Fers* (poème). Un catalogue, *À l'écart*, a vu le jour en 2007 lors d'une exposition à Nérac.

Si on se retranche

Laissons faire les morts. Laissons-les faire en nous sans les couvrir du son des craintes.

Si on se retranche dans le pli le plus fin et le plus reculé de soi on verra – ainsi que les formes naissent, hésitent près de la terre (épis mauves, fleurs rondes), des régions épineuses où vivent les nids avec leurs œufs fermés – comment nous-mêmes hésitons chaque jour à reprendre forme, à reconsidérer le morne et le relief et à garder pour soi une grande et lourde chose.

À la force des tristesses, à la force des morts et à celle des inquiétudes qui dérobent la douceur et contraignent à seulement longer les bois, opposons une fragilité et non une autre force, car il n'y a rien à vaincre.

Tant mieux si pour un temps dominant la timidité et la dent des bêtes sauvages, les vieilles forêts, la pure angoisse de la nuit et la pure angoisse du jour. Comment sinon pourrait-on se tourner vers les visages, se tenir devant la puissance et la solitude des visages ?

Poème publié chez Fai fioc, accompagné de gravures de Philippe Berthommier.

Quand je regarde les tableaux de Chardin, que je m'enfouis dans son lin, me surprennent la valeur imprévue de l'ordinaire et comment lui-même l'a composé, l'a dressé à sa main, a lié entre eux et pour toujours de pauvres ustensiles et des fruits ainsi que s'il s'agissait de choses sacrées.

Des bêtes mortes pendent l'œil ouvert.

Des lièvres pèsent sur les tables avec leurs cuisses quasi écartelées si comparables à celles d'un homme.

Car c'est l'homme que je vois par les lièvres assouplis et comme tièdes encore, les corps de colverts tête en bas retenus au clou, les poissons au crochet.

C'est notre humanité que j'examine dans la raie semblable au revenant.

Des pêches s'équilibrent.

Des poires bronze sonnent l'intervalle.

Le geste attend.

Des femmes se penchent pleines d'attention mais leurs yeux rêvent et voient toujours plus loin que leur tâche.

La tension involontaire d'un chien prend sa forme naïve.

Les chats venimeux sont une effraction.

Un ordre si lentement cherché chasse la mélancolie. Dans cet ordre les fruits viendront toujours d'être cueillis et le gibier tué. Rien ne pourra. Ne s'achèvera. Nul n'aura sa chair défaite.

Et j'ai beau voir, m'asseoir, j'ignore comment dans ce temps mort tant de présence et tant de vie auront été précipitées.

*

Un faisan lâché luit comme un faux sur la route, déjà mort pour ainsi dire, son cou bleu déboîté tourné vers le soleil. On pourrait avec un peu de grain l'attirer à soi et sentir sous la main le carton des rémiges. Ou l'écraser.

Il piétine le bord des routes avec sa femelle grise. Sa maigre conscience semble continûment renaître et découvrir le monde pour la première fois.

S'il le faut, il oublie que sa prison est dehors et s'envole dans des plumes et des ficelles avec un bruit de vieux moteur ou de roucoulement laissant derrière lui l'image d'un transport difficile.

Dimanche il sera si voyant et si nu devant les chiens.

*